

Entrée en matière

Pour commencer

Né à Sainte-Colombe (Charente) en 1983, Ioanis Nuguet a d'abord dansé, voyagé, puis voyagé pour danser. Attiré très tôt par les arts vivants, il interrompt sa scolarité à 17 ans et part étudier la danse et le théâtre balinais en Indonésie pendant deux ans. De retour en France en 2002, il monte divers spectacles, fruit de son expérience asiatique, et devient comédien-danseur dans la troupe du Théâtre du Soleil.

En 2007, il est pris d'une soudaine boulimie cinématographique et se met à voir 5-6 films par jour, satisfaisant ainsi une autre passion qu'il a pour le 7^e art. « J'avais toutes les cartes illimitées possibles, plaisante-t-il, et je passais des journées entières dans les salles. J'ai appris en regardant¹. [...] » Le jeune autodidacte entreprend l'année suivante de mettre sa cinéphilie en pratique. Après quelques recherches, il rencontre une famille de Roms qui l'accueille sur son campement. Le « gadjo » est stupéfié par le monde qu'il découvre. Dès lors, et ce pendant trois ans, il ne cesse de filmer, « mariage, baptême, anniversaire, expulsions, errance, construction, etc.² », devenant, selon son expression, « le caméraman officiel des terrains³ ». Cette période s'avère déterminante, humainement et professionnellement. « C'[était] pour moi un entraînement intensif, une école. J'[ai appris] le montage en chemin, liant dès le début l'acte de filmer – la danse – à celui de monter – la magie⁴. » Entre-temps (en 2009), Nuguet participe à l'installation du chapiteau de Camille Brisson, sa compagne circassienne, sur le campement du Hanoul à Saint-Denis, et réalise *Exposés à disparaître* (2010), un court métrage documentaire sur les difficultés de logement des Roms en Seine-Saint-Denis.

Puis il y a l'été 2010, où tout s'accélère. Le discours de Grenoble du président de la République (M. Nicolas Sarkozy), les évacuations de campements, la destruction du camp du Hanoul poussent Nuguet à s'engager davantage dans la défense de la communauté. Il songe à un long métrage de fiction. Deux rencontres l'orientent alors dans une autre direction. L'une avec Spartacus, déjà croisé sur différents terrains, qui le persuade en quelques minutes et un rap devant sa caméra de réaliser un film sur lui et sa sœur Cassandra. L'autre avec « le producteur Samuel Luret, de Morgane Production, qui a aussitôt lancé le tournage avec une grande foi, [et qui] m'a convaincu, se souvient Nuguet, que le film était là avec la simple histoire de ces deux enfants⁵ ».

Synopsis

La situation est déchirante pour Spartacus et Cassandra, frère et sœur de la communauté rom de Seine-Saint-Denis (93), respectivement 13 et 11 ans. Hébergés dans le cirque-squat bientôt démantelé de Camille, jeune trapéziste de 21 ans, ils doivent choisir entre vivre de mendicité dans la rue avec leurs parents ou habiter en famille d'accueil comme le leur enjoignent les services sociaux...

Fortune du film

Sélectionné au Festival de Cannes en 2014 par l'Acid (Association du cinéma indépendant pour sa distribution), *Spartacus et Cassandra* a, depuis, connu un beau parcours. Le premier long métrage de Nuguet a notamment remporté la Louve d'or au Festival du nouveau cinéma (FNC) de Montréal 2014 et le prix de la Critique au DOK Leipzig 2014 (Festival international du film documentaire et du film d'animation). Soutenu par Amnesty International, le film fait également l'objet d'une bonne presse à l'heure de sa sortie nationale, le 11 février 2015.

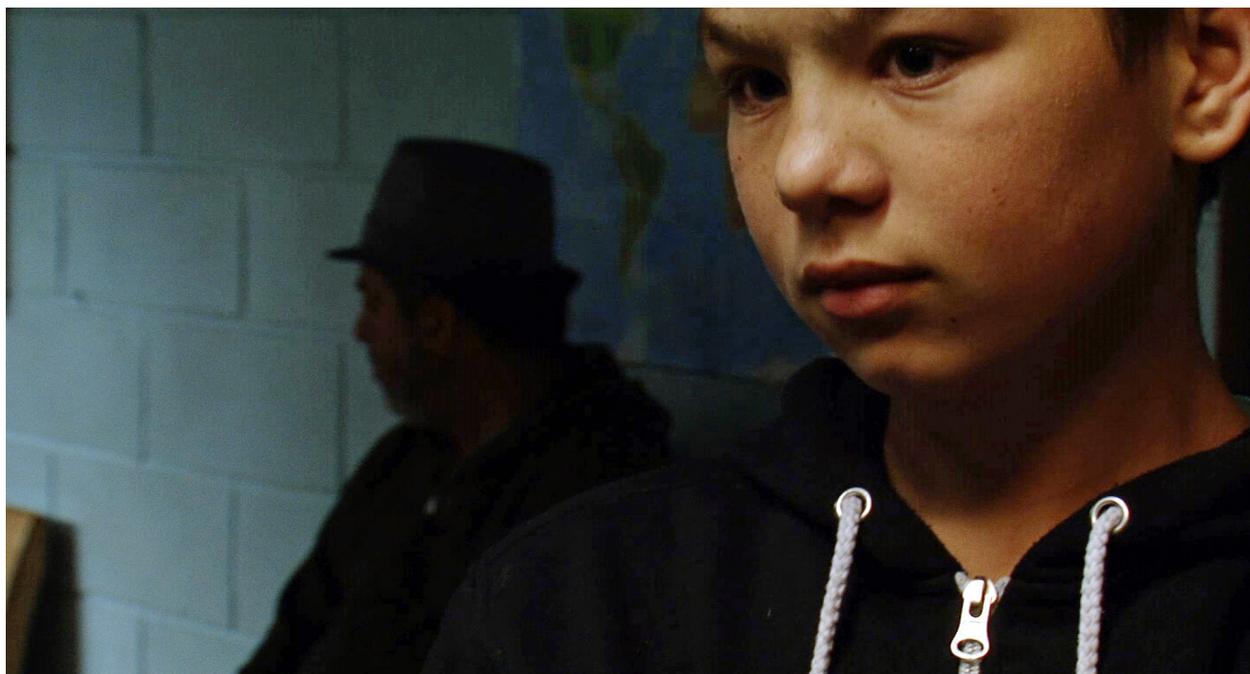
1. *Le Film français*, entretien réalisé par Patrice Carré, mai 2014.

2. Dossier de presse.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. *Le Film français*, op. cit.



© PMP - Morgane Groupe

Ni plan du film ni photographie de tournage, cette belle image n'existe pas. Enfin si, mais elle n'a pas été retenue au montage. Absente du film donc (mais pas de son appareil publicitaire), elle n'en est pas moins emblématique. Non seulement de ses principaux enjeux, mais aussi de la dramaturgie de la scène-clé à laquelle elle est rattachée. À elle seule, elle résume une bonne part du dispositif de l'œuvre : les enfants au centre du cadre et leur communauté d'appartenance en arrière-plan. Entre ombre et lumière.

Nous sommes ici au terme de la mesure éducative mise en place par l'Aide sociale à l'enfance (ASE) de Seine-Saint-Denis, suite à l'expulsion du campement du Hanoul. Sorte de tutorat assuré par Camille, cette mesure était évidemment transitoire, compte tenu de l'âge de la jeune femme et de sa situation professionnelle encore précaire.

L'image est extraite de la séquence précédant l'audience auprès du juge des enfants. La scène se déroule dans les couloirs du tribunal de Bobigny entre l'avocate de Spartacus, Spartacus lui-même et son père, Ursu. Il s'agit d'un moment délicat, consistant notamment pour l'avocate à expliquer au père les motifs de leur présence dans les lieux, ainsi que l'imminence de la décision du magistrat – lequel ordonnera finalement le retrait du droit d'hébergement au père (avec autorisation de visite néanmoins) et nommera Camille tiers de confiance dans l'attente de trouver une famille d'accueil.

Face aux patientes arguties de l'avocate, le père n'en démord pas : il veut garder ses enfants avec lui, dans la rue, ou en Espagne où il dit vouloir se rendre, à la recherche d'un travail et d'un hypothétique terrain. Tout le problème, le cœur du drame, le dilemme vécu par Spartacus (et sa sœur) est donc là, qui se trouve également inscrit dans notre image. D'un côté, on y voit un garçon, encore enfant, qui regarde droit devant lui, le regard tourné vers la lumière que le monde des adultes lui promet (souvenons-nous du discours de l'avocate) et de l'autre

côté, son « proche » parent, ses racines, sa culture, son père qui apparaît en ombre chinoise au fond de l'image et dont la présence et la roublarde affection pèsent de tout leur poids sur les fragiles épaules du gamin. Entre les propositions de stabilité (sociale, morale, affective, etc.) des uns et le mirage de la liberté (et l'attachement héréditaire à la communauté) de l'autre, Spartacus doit faire son choix. L'errance contre la sédentarité. Lui qui a ordinairement les yeux lumineux a ici le regard noir, le visage grave, les traits tirés. Son père, dont il apprendra peu à peu à se détourner, le hante, bien sûr. Il lui ronge l'esprit; il assombrit ses rêves de gosse, trouble son équilibre. Son ombre plane en permanence comme une menace sur son existence passée, présente et à venir.

Le noir profil de ce père sans visage, en partie indéchiffrable, inquiète Spartacus. Il y a en lui trop de zones d'ombre, d'inconnues, d'incertitudes pour que l'enfant se sente rassuré. Impossible de se retrouver, de se reconnaître en lui. Pourtant, ce corps de massive obscurité effraie autant qu'il attire. Père mal aimant, alcoolique et violent, il est un point noir, une tâche de nuit intranquille sur l'esprit du jeune garçon. Il est son père, et il incarne sa mauvaise conscience.

Carnet de création

Décembre 2010. Alors qu'il effectue des repérages sur les parcelles du passage Dupont à Saint-Denis – là où s'est réinstallé le chapiteau de son amie Camille après la démolition du campement du Hanoul –, Nuguet croise le producteur Samuel Luret, en observation lui aussi sur les lieux, suite à l'invitation de l'anthropologue Alain Bertho. Il y a là une centaine de familles roms qui vivent dans un état de précarité absolue. Sans eau, sans électricité, sans chauffage ni sanitaires. La présence active de Nuguet, sa pratique de la langue romani, sa connaissance des usages, sa complicité avec Spartacus et Cassandra (dont Camille s'occupe depuis quelques mois), son implication, en somme, auprès de la communauté impressionne Luret. Les deux hommes discutent, se revoient vite. Nuguet montre des rushes au producteur. La qualité du cadre et des images est jugée satisfaisante; Luret apprécie le regard du jeune réalisateur. Fiction? Documentaire? D'un commun accord, les deux hommes décident de monter un projet à mi-chemin des deux genres sur la vie incertaine de Spartacus et Cassandra.

Les premiers contacts avec les chaînes de télévision s'avèrent infructueux. Sujet « trop sociétal », « trop misérabiliste », « thème repoussoir⁶ »... Pendant ce temps, la menace pèse sur les parcelles. La préfecture de police envisage de nouvelles expulsions avec destruction du site. Il y a urgence à filmer. Sans attendre le financement de l'audiovisuel, Luret investit 40 000 euros. Le tournage débute en février 2011 et ne s'arrêtera qu'en juin 2012. Près d'une année et demie donc, pour suivre les rebondissements de l'histoire des deux enfants, pour raconter leur trajectoire chaotique à travers leurs propres yeux. « Faire un film à hauteur d'enfant, explique Nuguet, c'est d'abord vouloir rendre leur regard, leur manière singulière d'envisager et de vivre chaque situation. C'est aussi accepter les limites de leur perception et de leur compréhension de ce qui se déroule autour d'eux, voire leur indifférence pour les processus qui les concernent éminemment mais dont les enjeux les dépassent⁷. »

Dramaturgie et temporalité des moments vécus par Spartacus et Cassandra guident l'approche de Nuguet, façonnent son dispositif. « Le plan-séquence est donc souvent privilégié et recherché à la prise de vues [...]. Il faut pouvoir rendre compte de la durée réelle des événements quand cela est nécessaire et, au contraire, s'en affranchir complètement pour condenser et rendre perceptibles les mouvements

6. Document CNC, « Projet d'aide au développement ».
7. *Ibid.*

d'âme qui agitent leurs visages, leurs gestes⁸. » De même, le cadrage va s'élargissant à mesure que la situation des enfants s'éclaircit, se clarifie à leurs yeux.

Nuguet décide aussi d'utiliser des photographies prises en amont du tournage pour, dit-il, « construire différents flash-back. Montées de manière syncopée, elles permettent de faire revivre certains moments forts pour Spartacus et Cassandra et les personnes qui ont compté pour eux ».

Enfin, les voix des deux enfants, incorporées aux images durant le montage, ouvrent parfois la voie au scénario, dont l'écriture s'élabore en cours de tournage. Un peu comme si le film était écrit à six mains. « J'ai pensé des séquences entières autour de leurs voix, de ce qu'ils désiraient raconter, de ce qui les traversait à tel ou tel moment de leur vie, ajoute Nuguet. Je leur proposais une situation et ils se mettaient à écrire tout ce qu'ils en pensaient, ce qu'ils regrettaient, ce que ça leur évoquait comme souvenirs. Au départ, c'était surtout des cris de colère, certains que nous avons gardés tels quels⁹. »

Parti pris

« Nuguet entraîne sa caméra dans de subites embardées, reliant sans cesse ses personnages aux saillances du monde alentour, allant chercher tantôt un éclat de lumière, un bruissement de nature, une luisance du bitume, un recoin de chapiteau, comme pour saisir l'essence d'une liberté qui, malgré tout, traverse toute chose. Il en tire à l'arraché un poème de l'enfance éclaté et vivant, cassant les chronologies trop explicatives et les déterminismes indiscutables. »

Mathieu Macheret, *Le Monde*, 11 février 2015

Matière à débat

Documentaire et fiction

Spartacus et Cassandra, c'est d'abord un titre, des prénoms. Des noms porteurs de mythes (sanglants). L'esclave rebelle qui défia Rome, et la belle prophétesse de malheurs, fille de Priam et d'Hécube, qui finit oubliée de tous. Des personnages donc, comme une invitation au voyage, à l'épopée, à la traversée d'espaces qui n'ont, hélas, rien de glorieux ici. Les noms, quelque anachroniques qu'ils soient, annoncent donc le drame sans âge, universel, ancien et moderne, des enfants abandonnés par leurs parents et des communautés errantes (les Roms en l'occurrence) rejetées de partout.

Adoptant le point de vue du frère et de la sœur éponymes, *Spartacus et Cassandra* est un documentaire poignant, sans souci didactique, qui se déroule comme une fiction. Sa structure est rectiligne, son histoire tortueuse. Le soin apporté aux textes (*off*), le portrait des « protagonistes » (volontairement énigmatique de Camille), les ellipses de la dramaturgie à rebondissements, véritables « montagnes russes¹⁰ » du récit auxquelles sont soumis Spartacus et Cassandra, sont autant d'artifices narratifs qui lui confèrent une puissante forme fictionnelle. Des forces contradictoires s'exercent sans cesse ; le but à atteindre est soumis à une rude intensité dramatique.

8. *Ibid.*

9. Dossier de presse.

10. *Ibid.*

Dilemme

Des photographies et quelques phrases, litanie ou slam de la misère, résumant d'abord la vie déjà bien remplie de Spartacus, préadolescent originaire de Roumanie. Les notes d'un accordéon tzigane planent alors gravement sur les images et la voix blanche du garçon. Les phrases sont courtes, l'émotion d'autant plus forte. On sait le sens de la plainte, le lien traditionnel entre les noirs récits et la musique chez les Roms. Et puis, des mots de Cassandra achèvent de planter sèchement le décor qui apparaît discrètement, sans complaisance (le cadrage est serré). Tout est pourtant bien là, réel, à la frange du sordide. Ce sont des détails de pavillons lépreux, des détritrus, des braseros rouillés, un capharnaüm d'objets entassés, cassés, crasseux, comme autant de marqueurs de pauvreté de la communauté rom, dont sont issus les « héros » du film.

Nous sommes passage Dupont à Saint-Denis, à deux pas du Stade de France. Là, les deux enfants vont devoir livrer une bataille *épique*, lutter, se révolter contre le sombre destin auquel les condamnent leurs parents, Ursu et Lamuia. Le combat est a priori déloyal, le dilemme trop grand pour la jeune fratrie : la loi du sang et de la chair face à la voix de la raison (et de l'amour par élection). La loi naturelle des sentiments filiaux, dont usent (et abusent) des parents – le père sur le mode compassionnel du chantage à l'émotion, la mère, elle-même plongée dans un grand désarroi moral, sur le ton douloureux de la plainte – contre la simple (mais puissante) tendresse d'une femme, grande sœur au grand cœur et mère d'adoption.

Tensions, peurs et culpabilité

Cette lutte des sentiments contradictoires est sujette à de multiples questionnements, peurs et remises en question chez Spartacus et Cassandra, tous deux fortement perturbés. Elle fait naître un sens des responsabilités hors d'âge pour des êtres encore enfants (sans doute l'anachronisme de leurs prénoms se trouve-t-il en partie ici). Le frère et la sœur sont amenés à être les parents de leurs propres parents. Ils en sont les *interprètes*. Ils constituent leur unique lien avec la société française à la marge de laquelle ils vivent. Ils les écoutent, les aident, les apaisent. Ils s'insurgent aussi, tentés qu'ils sont par ailleurs de continuer à leur appartenir, contre la déraison du père et ses projets chimériques de voyage, de travail. Et d'errance dans la rue, elle, bien réelle.

Face à ce rôle ingrat qui leur incombe et aux pressions des autres acteurs institutionnels (les services sociaux, la justice, l'école, mais aussi Camille elle-même), il y a le furieux, l'irrépressible sentiment de culpabilité. Cette détestation de soi de ne pas être à la hauteur des attentes des uns et des autres. La culpabilité (de l'abandon) du père prise sur soi, et la culpabilité de la faute envers des parents refusés, lâchés, abandonnés à leur misère. Et puis aussi la honte de l'échec (scolaire), de la relégation sociale stigmatisante dans laquelle Spartacus se sent maintenu.

La sécurité, ou la normalité (être « comme tout le monde » et avoir un toit), reste le but ultime à atteindre – l'émerveillement gêné de Spartacus chez son copain Samuel indique d'ailleurs combien la question de l'habitat détermine notre rapport au monde et aux autres. Pour en supporter le manque, mais aussi l'état de tension permanente avec le père et le sentiment diffus de la traque (la police, les évacuations des campements), Spartacus pratique le slam, à la fois dérivatif, expression de soi, moyen de protection et d'épanouissement, domestication de sa colère. Cassandra lutte quant à elle avec fermeté, maturité même. Elle chante. Et mange des glaces – manière régressive de résister au douloureux passage de l'enfance à l'adolescence. Car, comme la fillette l'exprime elle-même dans sa chanson, la crainte (partagée avec son frère) est grande de se voir pris au piège d'une « maison/prison » qui les priverait de la vie nomade (synonyme de liberté, désirée et rejetée à la fois) avec leurs parents et leur communauté.

Camille et l'âge retrouvé

Heureusement, au milieu du chaos et de la confusion des sentiments, il y a un repère, un havre de paix, une fragile utopie. Il y a le chapiteau de Camille, la bonne fée de cette histoire qui tient aussi du « conte inversé¹¹ », selon le mot du réalisateur. Pour parcellaire que soit sa présence, on la sait précieuse. Camille guide Spartacus et Cassandra dans le labyrinthe de leur existence (cf. l'image symbolique de Spartacus dans la forêt de bambous). Elle les assiste dans leurs rendez-vous avec les institutions; elle suit leur scolarité, guide leurs choix, veille à leur éducation (le respect, les horaires...). Elle gagne patiemment leur amitié, et leur redonne confiance en eux. En un mot, elle préside à leur apprentissage de la vie.

La jeune artiste les emmène une première fois en week-end dans son Perche natal. Là, le cadre s'élargit; l'image desserre l'étau, annonce une ouverture, promet la délivrance. La caméra s'attarde sur des coins de nature, devient plus sensuelle, sensible aux éléments, aux couleurs, à la beauté du monde immense et radieux. Un autre horizon apparaît; la renaissance semble possible. Plus tard, ce sera la colonie de vacances. Et puis l'achat par Camille et sa troupe d'une friche industrielle du côté de Nogent-le-Rotrou. Spartacus et Cassandra sont présents; ils ont suivi Camille, et peuvent choisir leur chambre... Ils sont alors arrivés au terme d'un cheminement qui leur a permis de retrouver des « soucis » de leur âge.

« La seule solution pour que je puisse vivre sans mes parents, déclare enfin Cassandra, c'est que mes parents puissent vivre sans moi. » À sa mère qui se dit battue par son père et qui la supplie au téléphone de la rejoindre, la fillette répond par la négative. Puis, le regard dans le vide, elle reste silencieuse. Des remords déjà, encore ?



Envoi

Summertime (The Dynamiter, 2012) de Matthew Gordon. Un film indépendant américain qui nous plonge, à travers l'émouvant destin de deux frères, en plein cœur de l'État du Mississippi, dans l'amère tristesse de l'enfance abandonnée.

11. *Ibid.*